

Jussi Adler-Olsen

DÉLIVRANCE

La troisième enquête du département V

ROMAN

*Traduit du danois
par Caroline Berg*

Albin Michel

PROLOGUE

Il y avait maintenant trois jours qu'ils étaient là et leurs vêtements étaient imprégnés d'une odeur de goudron et d'algues. Sous le plancher du hangar à bateaux, une substance épaisse faite de glace à demi fondue clapotait doucement contre les pilotis, et leur rappelait des jours plus heureux.

Il se redressa de son lit de vieux journaux et se pencha jusqu'à ce qu'il puisse apercevoir le visage de son petit frère qui, même dans son sommeil, avait l'air d'avoir froid et d'avoir mal.

Dans quelques instants il allait se réveiller et jeter autour de lui un regard désorienté. Il sentirait les sangles de cuir serrées autour de ses poignets et de sa taille. Il entendrait le bruit de la chaîne qui l'entravait. Il verrait les bourrasques de neige et la lumière du jour passer à travers les rondins goudronnés des murs. Puis il se mettrait à prier.

Il avait vu le désespoir jaillir dans les yeux de son frère un nombre incalculable de fois. Et ses lèvres avaient quémandé la grâce de Jéhovah à maintes et maintes reprises sous l'adhésif puissant qui lui fermait la bouche.

Ils savaient pourtant tous deux que Jéhovah ne leur accorderait pas sa clémence, car ils avaient bu du sang. Le sang que leur bourreau avait versé goutte après goutte dans un verre d'eau. De l'eau qu'il les avait fait boire avant de leur

dire ce qu'elle contenait. Ils avaient bu de l'eau mélangée au sang interdit et ils étaient bannis pour toujours. Et leur honte était plus insupportable encore que leur soif.

« Que va-t-il faire de nous ? » lui demandait son cadet des yeux. Comment répondre à sa question muette ? Tout ce qu'il savait, parce que son instinct le lui disait, c'est que leur fin était proche.

Il s'allongea pour examiner, malgré la faible luminosité, le local dans lequel on les avait enfermés, son regard s'arrêtant sur chaque centimètre des solives du plafond et sur chaque toile d'araignée. Il prit note mentalement de chaque aspérité et de chaque interstice. Répertoria les pagaies, les rames pourries mises au rebut et les filets de pêche moisissés qui ne serviraient plus jamais à attraper un poisson.

C'est ainsi qu'il découvrit la bouteille. Un rayon de soleil vint frapper le verre blanc légèrement bleuté et l'éblouit.

Elle était tout près et pourtant inaccessible. Elle était juste derrière son dos, coincée entre deux des grosses lattes de bois dont était fait le sol du hangar.

Il inséra ses doigts gelés dans l'interstice entre les planches et tenta de saisir la bouteille par le col. Dès qu'il l'aurait dégagée, il la casserait, et avec un bout de verre il scierait la lanière de cuir qui emprisonnait ses mains. Quand cette première sangle aurait cédé, il se débrouillerait malgré ses doigts engourdis pour détacher la boucle de la ceinture qui immobilisait ses bras dans son dos. Il arracherait l'adhésif de sa bouche, se tortillerait jusqu'à débarrasser son torse et ses jambes de tous leurs liens. Aussitôt que la chaîne fixée aux sangles de cuir ne le retiendrait plus, il courrait libérer son petit frère. Il le prendrait dans ses bras et le serrerait très fort jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent tous les deux de trembler.

Ensuite il se servirait du tesson comme d'une gouge pour rogner le bois autour de la porte et démonter les charnières. Et si par malheur la voiture revenait avant qu'il ait fini, il attendrait l'arrivée de l'homme. Il se cacherait derrière la porte, la bouteille cassée à la main. Voilà ce qu'il allait faire.

Il se pencha en avant, joignit ses mains glacées dans son dos et pria Dieu de lui pardonner ses mauvaises pensées.

Et puis, il se remit à gratter la fente du parquet autour de la bouteille pour la libérer. Il gratta tant et si bien que la bouteille finit par basculer légèrement et qu'il put refermer ses doigts autour du goulot.

Il tendit l'oreille.

Était-ce un bruit de moteur qu'il entendait ? Oui. Ce devait être un moteur puissant – une grosse voiture. Approchait-elle ou bien passait-elle simplement sur une route à proximité ?

Le bruit sembla s'amplifier pendant quelques secondes. Il se mit à tirer avec tant de fébrilité sur la bouteille que ses phalanges craquèrent. Mais le bruit s'atténua à nouveau. Peut-être ce son sifflant et bourdonnant provenait-il d'une éolienne ? Ou d'autre chose. Il ne savait pas.

Il souffla doucement par les narines afin de former un petit nuage de vapeur autour de son visage. Pour l'instant, il n'avait pas peur. Il lui suffisait de penser à Jéhovah et à son infinie bonté pour se sentir rassuré.

Il serra les lèvres et continua. Quand la bouteille fut enfin libre, il la cogna aussi fort qu'il put contre le plancher. Son petit frère leva brusquement la tête et regarda partout autour de lui comme un moineau effrayé.

Il tapa encore et encore. Il avait du mal à donner de la force à ses coups avec les mains liées derrière le dos. C'était une tâche terriblement difficile. Quand finalement ses doigts,

engourdis par l'effort et le froid, lâchèrent le col de la bouteille, il se retourna et la contempla, les yeux vides d'expression, cependant que la poussière retombait tranquillement sur le sol du local exigü.

Il ne parviendrait pas à la casser. C'était tout bonnement impossible. Il était incapable de casser une simple bouteille. Était-ce à cause du sang qu'ils avaient bu ? Jéhovah les avait-il abandonnés ?

Il tourna les yeux vers son frère qui s'enveloppait à nouveau dans sa couverture avec des gestes infiniment lents et se recouchait sans rien dire. Sans même essayer de marmonner quelque chose derrière son bâillon.

Il mit un certain temps à rassembler ce dont il avait besoin. Le plus difficile était de s'étirer suffisamment au bout de sa chaîne pour atteindre de la pointe des doigts les coulées de goudron entre les voliges du plafond. Le reste était à portée de main : la bouteille, l'écharde arrachée à une latte du plancher, le papier sur lequel il était assis.

Il enleva une chaussure et s'entailla la paume si profondément avec le morceau de bois que ses yeux s'emplirent de larmes malgré lui. Ensuite il fit couler le sang sur le cuir lisse du soulier. Il arracha un gros morceau de papier de son matelas de fortune, trempa le bout de l'écharde dans le sang et se tourna autant que le lui permettait l'entrave et juste assez pour voir ce qu'il écrivait derrière son dos. Il expliqua du mieux qu'il put, d'une écriture minuscule, l'étendue de leur misère. Puis il signa la lettre, l'enroula et la glissa dans la bouteille.

Il enfonça soigneusement une boule de goudron dans le goulot. Quand il eut achevé sa tâche, il se retourna plusieurs fois pour vérifier que tout était en ordre.

Mais soudain il entendit à nouveau le bruit sourd d'un moteur. Cette fois, il n'y avait aucun doute possible. Il jeta un regard douloureux à son frère puis il s'étira le plus loin possible vers la paroi du hangar et le rai de lumière qui filtrait à travers, le seul endroit où il y avait une brèche assez large pour faire passer la bouteille.

La porte s'ouvrit brutalement et une ombre compacte pénétra dans la pièce, accompagnée d'une bourrasque de flocons de neige.

Silence.

Et plouf.

Une bouteille tomba dans l'eau.